

BIEYOĞLU

QUOTIDIEN POLITIQUE ET FINANCIER DU SOIR

Les travaux du Kamutay L'application des sanctions

Au Conseil des Ministres qui a été tenu, hier soir, à Ankara, il a été décidé de soumettre aujourd'hui au Kamutay le projet de loi élaboré par le Ministre des Affaires Etrangères et donnant le pouvoir au gouvernement d'appliquer contre l'Italie les sanctions économiques décrétées à Genève par la S. D. N.

La commission parlementaire des Affaires Etrangères se réunira ce matin et après avoir entendu les explications de M. Tevfik Rüştü Aras, elle transmettra le projet au Kamutay qui le discutera dans sa séance de demain.

Les commissions parlementaires

Dans sa séance d'hier, le Kamutay a désigné les membres devant faire partie de diverses commissions parlementaires qui, à leur tour, se sont réunis pour désigner parmi eux le président, le rapporteur et le secrétaire.

L'aménagement et l'exploitation de la Thrace

L'installation des réfugiés

Le général Kâzım Dirik, inspecteur général de la Thrace, est arrivé, hier, à Istanbul, venant d'Ankara. Il résulte des déclarations qu'il a faites à la presse que l'installation des réfugiés en Thrace suit son cours normal. On a distribué des graines de blé pour semences d'une valeur de 4 millions de Lts. et du blé pour être consommé, a été déjà envoyé ou est en train d'être expédié pour une valeur d'environ 10 millions de Lts. Des instruments aratoires ont été distribués aux réfugiés. Des spécialistes ont été désignés pour développer la fromagerie, la sériculture, l'apiculture, l'élevage du bétail. On poursuit activement les travaux de l'autoroute Londres-Istanbul, de façon à les achever fin 1937. Edirne deviendra ainsi un centre important de tourisme.

Le général Kâzım Dirik visitera aujourd'hui, accompagné de spécialistes, la station de sélectionnement de graines de Yesilkoy et partira ensuite pour la Thrace.

Les 2.000 réfugiés qui sont arrivés ces derniers jours, à bord des bateaux Nazim et Bursa, ont continué leur route se rendant dans la région de Kirkclareli.

Un anniversaire

On a commencé à Zonguldak les préparatifs pour commémorer, le 8 novembre 1935, le 107ème anniversaire de la découverte du charbon en Turquie par l'ouvrier Uzun Mehmet.

Une conférence du Prof. Yansen

Hier, le professeur Yansen, auteur du plan de la ville d'Ankara, fait, dans la capitale, une conférence qui a été suivie par nos ingénieurs les plus connus.

Le problème du pain

Energiques déclarations de M. Muhlis Erkmen

Ankara, 6 A. A. — Le Ministre de l'Agriculture, M. Muhlis Erkmen, à qui nous avons demandé son avis au sujet des nouvelles parues dans la presse concernant la hausse des prix du pain — hausse qui s'accentuerait — a fait les déclarations qui suivent :

« J'estime injustifiée et mal venue la hausse du prix du pain. D'après les évaluations, la production du blé du pays est suffisante à ses besoins. Si l'on vient peu de blé sur les marchés, ce n'est pas par manque, mais parce qu'il est détenue et cachée par ses possesseurs actuels, dans l'espérance que les prix haussent.

La Banque Agricole a, dans ses dépôts, un stock important qui demeure disponible après la distribution de celui destiné aux semences. Ce stock sera livré au marché. J'ajouterais que si besoin est, et pour réagir contre cette spéculation, on importerait du blé de l'étranger. En tout cas, on fera tout ce qui est nécessaire pour que le prix du pain n'augmente plus. »

Dans certains quartiers de la ville, il est difficile de trouver du pain, hier soir ; certains fours, malgré l'augmentation de 1 piastre, qui a été décrétée depuis hier matin, ont continué à fabriquer peu de pain. Aux agents municipaux qui leur en font la remarque, ils répondent : « Nous ne pouvons pas vendre du pain à perte. »

En attendant, la Municipalité continue à faire des essais pour la confection du pain de 2ème qualité.

A la Bourse des céréales, la situation, hier, n'a pas varié, quant aux prix pratiqués. Le blé tendre a été vendu de 9,35 à 10, le blé dur de 7,37 à 8,20.

L'avance italienne a été reprise ce matin

La colonne de méharistes et de volontaires Danakils du colonel Lorenzini exécute un vaste mouvement tournant

Le territoire occupé représente un huitième de l'Ethiopie

Le poste de l'E. I. A. R. a radiodiffusé hier le communiqué officiel suivant No. 38 du ministère de la presse et de la propagande :

Le général De Bono télégraphie : La pénétration de nos avant-gardes a continué sur tout le front.

La colonne de Dankali poursuit sa marche. Elle a dépassé Gabala et est en route vers Date.

Le 1er corps d'armée a occupé Agoula et se trouve au sud d'Aoula Boo (?) Le Corps d'Armée indigène est sur le torrent Souollo.

Le 2ème corps d'armée complète l'occupation d'Addi Abo et du Chiré.

Partout la population se soumet. En Somalie, nos troupes continuent leurs opérations dans l'Ogaden.

L'aviation a poursuivi ses reconnaissances stratégiques.

Front du Nord

Ces informations, nécessairement sommaires, sont complétées par une foule de renseignements de détail fournis par les dépêches de l'A. A. ou par le poste d'émission de Rome de l'E. I. A. R. et souvent par tous les deux.

La position des colonnes

Il devient ainsi assez facile de reconstruire la position des diverses colonnes d'opération dans la soirée d'hier.

Le 1er C. A. italien (Div. « Sabaudia », Chemises Noires de la Légion « 28 Octobre » et bataillons indigènes) ainsi que le C. A. indigène (général Pirzio-Biroli, avec une légion de Chemises Noires) se trouvent au-delà de la ligne Uozoro ; le secteur central de l'aile droite du corps d'armée indigène s'est fortifié tout en se livrant à des reconnaissances sur les hauteurs qui entourent ses positions. La colonne du Ras Gougsa, qui opère avec les troupes indigènes, occupe une position très avantageuse.

La population salue en lui son ancien chef...

« Les soldats, dit une dépêche d'Asmara, abandonnent les fusils pour la bâche et la pelle afin de coopérer aux travaux du génie qui travaille avec ardeur et avec esprit de sacrifice. Durant ce court arrêt de un ou deux jours, le génie procède à des installations hydrauliques et téléphoniques. »

Le 2ème C. A. italien (division « Gavina ») légion « 21 Avril » et forces de réserve) ne paraît pas rencontrer, à l'Ouest, de résistance sérieuse.

« Cependant, dit une dépêche de l'A. A., de l'aile droite du front italien, une attaque éthiopienne est signalée ; elle a pu être repoussée sur-le-champ. »

Sur le Sétit, on ne signale pas de renouvellement des attaques abyssines.

Vers Makallé

Tandis que s'opère cette œuvre de consolidation et d'aménagement du territoire conquis, des éléments avancés ont atteint Makallé :

Haussien 6. — Les avions italiens ont accompli des reconnaissances vers l'Amba Alagi et le lac Ascianghi, aux confins du Chioa. A proximité du village d'Antalo, les avions ont observé un rassemblement d'environ cinq mille hommes ainsi qu'une caravane de nombreux soldats et des munitions chargés qui opéraient leur retraite.

Durant la matinée, Makallé est apparue déserte.

Dans l'après-midi, on distinguait sur la place de l'église Enda Mariam un grand drap de lit étendu sur le sol en signe de paix.

Les troupes abyssines ont évacué la ville.

Ces nouvelles ont été confirmées par nos patrouilles qui, hier soir, à 23 heures, seraient arrivées à Makallé au cours d'une reconnaissance nocturne. La population attendait les troupes italiennes avec des drapeaux blancs.

Rome, 6 A. A. — Le service des patrouilles continue à être très actif et s'étend même jusqu'aux environs immédiats de Makallé. Ces patrouilles obtiennent leurs approvisionnements en vivres et munitions à l'aide d'avions. Il paraît que ces détachements n'ont pas eu l'occasion d'engager un combat.

En attendant, la Municipalité continue à faire des essais pour la confection du pain de 2ème qualité.

A la Bourse des céréales, la situation, hier, n'a pas varié, quant aux prix pratiqués. Le blé tendre a été vendu de 9,35 à 10, le blé dur de 7,37 à 8,20.

Une communication d'Addis-Abeba annonçait de façon laconique, que ces premiers éléments entrés ainsi à Makallé auraient été repoussés. Une dépêche ultérieure, que voici, réduit l'épisode à ses justes proportions : celle d'une affaire d'avant-postes.

Enfin, les Italiens défiront un groupe éthiopien considérable au cours d'un combat qui se terminera par un corps à corps à l'arme blanche afin de posséder un terrain au sud-ouest d'Haussien. Les pertes éthiopiennes sont importantes.

Deux officiers italiens furent blessés, 2 sous-officiers indigènes tués et dix Ascas-

addis-Abeba, 6. — Le détachement italien qui fut repoussé de Makallé était entré hier soir dans cette ville, venant de la direction d'Adigrat. Les troupes abyssines y entreront nuitamment.

Le général De Bono télégraphie :

La reprise de l'offensive fixée à ce matin

Tout semble indiquer qu'à la reprise de l'offensive, l'occupation de la ville se fera sans coup férir. Seul le correspondant de Reuter à Asmara et celui de Havas sur le front du Tigré, annoncent pour ce matin, à l'aube, la reprise de l'offensive.

Par contre, la dépêche ci-après annonce un nouvel ajournement de 24 h. :

Rome, 6 A. A. — D'après les nouvelles reçues, on peut supposer que la suspension actuelle des opérations sera prolongée de nouveau de 24 heures. Les Ethiopiens n'opposent presque aucune résistance et évitent toute bataille. L'interruption actuelle est employée pour le transport du matériel de guerre et pour consolider les positions occupées.

La colonne des Danakils

Mais c'est surtout la colonne des méharistes et des volontaires Danakils du colonel Lorenzini qui retient l'attention.

Adigrat, 5. — L'« Universal Press » note que la colonne de Dankali a été formée en secret et qu'elle a parcouru environ cent mètres à l'est d'Adigrat sans que son existence fût connue. On ignore sa formation jusqu'au moment où elle a entamé sa marche vers le désert. La question du ravitaillement de cette colonne constitue un problème difficile, mais il a été résolu par l'aviation qui lui a fourni les vivres nécessaires au moyen de parachutes.

La population salue en lui son ancien chef...

Le correspondant sur le front du Tigré du « Lavoro Fascista » déclare que cette avance aura une très grande importance stratégique.

La colonne Santini s'avance vers Agoula et Dolo qui dominent la région de Kouiba. Le corps d'armée indigène commandé par le général Pirzio-Biroli a quitté Enda Choeras et marche sur Makallé.

Le même correspondant annonce qu'une patrouille composée de 50 soldats indigènes a atteint Negaida, sur le torrent de Gabat, à 12 kilomètres au sud-ouest de Makallé. L'occupation de cette dernière ville n'est plus qu'une question d'heures.

Rome, 7 A. A. — On annonce que l'avance italienne sera reprise ce matin

et que les objectifs immédiats sont Makallé et Dolo.

Le correspondant sur le front du Tigré du « Lavoro Fascista » déclare que cette avance aura une très grande importance stratégique.

La colonne Santini s'avance vers Agoula et Dolo qui dominent la région de Kouiba. Le corps d'armée indigène commandé par le général Pirzio-Biroli a quitté Enda Choeras et marche sur Makallé.

Le même correspondant annonce qu'une patrouille composée de 50 soldats indigènes a atteint Negaida, sur le torrent de Gabat, à 12 kilomètres au sud-ouest de Makallé. L'occupation de cette dernière ville n'est plus qu'une question d'heures.

Dans l'après-midi, on distinguait sur la place de l'église Enda Mariam un grand drap de lit étendu sur le sol en signe de paix.

Les troupes abyssines ont évacué la ville.

Ces nouvelles ont été confirmées par nos patrouilles qui, hier soir, à 23 heures, seraient arrivées à Makallé au cours d'une reconnaissance nocturne. La piste partant d'Axoum vers Salacala continue dans la direction de Maiman et atteint le Tacazzé à Addi Abo.

D'autre part, les indigènes du colonel Marroni et les auxiliaires de Ras Gougsa occupèrent un important carrefour de pistes caravanières sur la route vers Makallé. C'est là que se rejoindront les colonnes de Dankali et de Santini.

Le général Maravigna à Salacala

Asmara, 7 A. A. — On confirme que le corps d'armée du général Maravigna a occupé Salacala. Ceci prouve que les Italiens ont l'intention de réduire la longueur du front et d'obliger l'ennemi à évacuer la région inexplorée d'Addi Abo.

La piste partant d'Axoum vers Salacala continue dans la direction de Maiman et atteint le Tacazzé à Addi Abo.

D'autre part, les indigènes du colonel Marroni et les auxiliaires de Ras Gougsa occupèrent un important carrefour de pistes caravanières sur la route vers Makallé. C'est là que se rejoindront les colonnes de Dankali et de Santini.

Le général Maravigna à Salacala

Asmara, 7 A. A. — On confirme que le corps d'armée du général Maravigna a occupé Salacala. Ceci prouve que les Italiens ont l'intention de réduire la longueur du front et d'obliger l'ennemi à évacuer la région inexplorée d'Addi Abo.

La piste partant d'Axoum vers Salacala continue dans la direction de Maiman et atteint le Tacazzé à Addi Abo.

D'autre part, les indigènes du colonel Marroni et les auxiliaires de Ras Gougsa occupèrent un important carrefour de pistes caravanières sur la route vers Makallé. C'est là que se rejoindront les colonnes de Dankali et de Santini.

Le général Maravigna à Salacala

Asmara, 7 A. A. — On confirme que le corps d'armée du général Maravigna a occupé Salacala. Ceci prouve que les Italiens ont l'intention de réduire la longueur du front et d'obliger l'ennemi à évacuer la région inexplorée d'Addi Abo.

La piste partant d'Axoum vers Salacala continue dans la direction de Maiman et atteint le Tacazzé à Addi Abo.

D'autre part, les indigènes du colonel Marroni et les auxiliaires de Ras Gougsa occupèrent un important carrefour de pistes caravanières sur la route vers Makallé. C'est là que se rejoindront les colonnes de Dankali et de Santini.

Le général Maravigna à Salacala

Asmara, 7 A. A. — On confirme que le corps d'armée du général Maravigna a occupé Salacala. Ceci prouve que les Italiens ont l'intention de réduire la longueur du front et d'obliger l'ennemi à évacuer la région inexplorée d'Addi Abo.

La piste partant d'Axoum vers Salacala continue dans la direction de Maiman et atteint le Tacazzé à Addi Abo.

D'autre part, les indigènes du colonel Marroni et les auxiliaires de Ras Gougsa occupèrent un important carrefour de pistes caravanières sur la route vers Makallé. C'est là que se rejoindront les colonnes de Dankali et de Santini.

Le général Maravigna à Salacala

Les éditoriaux de l'«ULUS»

Notre cause

« Nous continuons à porter, sur une plus large échelle, tous nos soins, à la reprise des mesures propres à assurer le relèvement du niveau de prospérité de notre paysan. »

Même une population de 16 millions de Turcs, à condition qu'ils travaillent suivant les conditions de technique et de culture que nous voyons en Europe, peut accroître, dans une mesure actuellement incalculable, les forces de la Turquie d'aujourd'hui. Par contre, même une population de 160 millions d'âmes, si elle est plongée dans la misère des peuples d'Orient, ne peut assurer le même rendement que 4 à 5 millions d'Européens, imprégnés de culture occidentale.

Or, le souci du paysan («ekolcülük») est une formule de la République. Antérieurement, les hommes du palais et de la Sublime Porte avaient pour les hommes de la glèbe le regard de mépris de l'habitant de la métropole pour le nègre des colonies.

Chez eux, le travail des bras coûtait moins cher que celui des ailes de leurs moulins à vent ; vous pouviez leur infliger trois ans de service militaire au Yémen ; vous pouviez leur prendre tout sauf leur gorge séchée. Pourquoi faire du mouton un loup ? Ne suffit-il pas d'avoir à s'occuper des «efendi» de la ville, pour vous préoccuper aussi du troupeau des paysans !

Et les 92 ou 93 pour cent des hommes de l'empire dont les ancêtres étaient des agriculteurs et des fermiers croyaient que le paysan turc ne deviendrait jamais un homme. Cette situation n'était pas particulière à l'empire ottoman. On la retrouve dans la Russie tsariste. Tous les peuples qui sont aujourd'hui encore hors du cercle de la civilisation européenne sont dans le même cas.

Les plus larges masses de ce que nous appelons notre peuple vivent à la campagne : le parti populaire est dans l'obligation de travailler de toutes ses forces matérielles et morales, de toutes ses ressources techniques et culturelles, à lui assurer la prospérité.

Plus de 90 pour cent de nos bourgs ne sont guère que des villages. Le village et le villageois : c'est-à-dire metteur de l'équilibre dans les conditions de la terre, c'est faire la nouvelle Turquie.

C'est dire que seules les industries qui peuvent offrir une production proportionnée aux conditions du marché du village sont celles qui reposent, chez nous, sur une base stable. Nous ne songeons pas à vendre nos produits industriels sur les marchés étrangers ; nous nous tenons qu'il doivent alimenter notre marché intérieur.

Les chefs-lieux, formés parfois d'un ou deux quartiers, des vilayets qui ne comprennent que trois villes, les chefs-lieux des kaza pourraient avoir, en même temps que le «konak» du gouvernement qui abrite quelques fonctionnaires, de petits ateliers auxquels ils serviraient de marché.

L'équilibre de la richesse industrielle, commencera à se consolider au fur et à mesure que les conditions de vie civiles et les possibilités d'achat s'étendront vers les villages. Nous savons tous quel était l'état des villages d'Ankara, il y a dix ans. Nous avons pu voir ce qu'ils sont devenus lors de la revue du 29 octobre.

Faites abstraction des hautes qualités naturelles du paysan turc, du son sens de la discipline, de l'ordre, son instinct d'«efendi». Vous avez, sans doute, noté comment ce grand spectacle était exempt de l'aspect de privation et d'épuisement d'antan. Et rappelez-vous que la plupart des villageois des environs d'Ankara, hommes et femmes, qui ont voulu venir à la revue, l'ont fait à pied.

Les soucis du village et du paysan sont grands : les soucis du village sont ceux des deux tiers de la Turquie. Notre génération pourra venir à bout de certaines des tâches qui nous incombent : le devoir de s'occuper du village subsistera pour nos petits enfants. C'est seulement quand ce devoir aura été accompli que les principes de la révolution d'Atatürk auront été essentiellement réalisés.

Tant qu'il y aura un seul village primitif, un visage qui porte les stigmates de la malaria, un champ négligé et tant que subsisteront ces constructions en pisé, la révolution d'Atatürk continuera de toute son ardeur, avec tous ses soins.

La question du village doit être abordée dans son tout ; nous ne saurions y voir ni une question des écoles ou de la santé publique, de la conservation des graines, des chaussées, des chemins de fer, de l'eau, des logements sains, prise isolément. La question du village se résume ainsi : construire le village de façon conforme aux principes de la révolution turque.

Nous n'imposerons pas artificiellement les méthodes nouvelles de culture, de nourriture, de logement, l'étude et le soin des arbres, la radio, la musique ou le film : nous éveillerons chez le paysan, le besoin de cette évolution de technique, de la vie et de la culture.

Ce sont là les bases de la culture des masses que nous menons depuis des années. Abandonnant la conception de la réalité entre la ville et le village, nous devons travailler à faire rapidement du village un tout agissant et organisé. Nous ne saurions entrer chez nos voisins les Soviets, sans y trouver, au dessus d'une porte, la mention « section de la masse ». Car ils sont d'avis que la révolution ne peut être réalisée que par une élévation du niveau général. Les buts sont différents ; les méthodes peuvent leur être conformes. Mais la révolution de la République trouvera certainement la réalisation de son idéal dans une élévation du niveau s'étendant à des larges masses de millions de concitoyens.

F. R. ATAY.

Notes d'Anatolie**Les théâtres forains**

« Nous continuons à porter, sur une plus large échelle, tous nos soins, à la reprise des mesures propres à assurer le relèvement du niveau de prospérité de notre paysan. »

Même une population de 16 millions de Turcs, à condition qu'ils travaillent suivant les conditions de technique et de culture que nous voyons en Europe, peut accroître, dans une mesure actuellement incalculable, les forces de la Turquie d'aujourd'hui. Par contre, même une population de 160 millions d'âmes, si elle est plongée dans la misère des peuples d'Orient, ne peut assurer le même rendement que 4 à 5 millions d'Européens, imprégnés de culture occidentale.

Or, le souci du paysan («ekolcülük») est une formule de la République. Antérieurement, les hommes du palais et de la Sublime Porte avaient pour les hommes de la glèbe le regard de mépris de l'habitant de la métropole pour le nègre des colonies.

Chez eux, le travail des bras coûtait moins cher que celui des ailes de leurs moulins à vent ; vous pouviez leur infliger trois ans de service militaire au Yémen ; vous pouviez leur prendre tout sauf leur gorge séchée. Pourquoi faire du mouton un loup ? Ne suffit-il pas d'avoir à s'occuper des «efendi» de la ville, pour vous préoccuper aussi du troupeau des paysans !

Et les 92 ou 93 pour cent des hommes de l'empire dont les ancêtres étaient des agriculteurs et des fermiers croyaient que le paysan turc ne deviendrait jamais un homme. Cette situation n'était pas particulière à l'empire ottoman. On la retrouve dans la Russie tsariste. Tous les peuples qui sont aujourd'hui encore hors du cercle de la civilisation européenne sont dans le même cas.

Les plus larges masses de ce que nous appelons notre peuple vivent à la campagne : le parti populaire est dans l'obligation de travailler de toutes ses forces matérielles et morales, de toutes ses ressources techniques et culturelles, à lui assurer la prospérité.

Plus de 90 pour cent de nos bourgs ne sont guère que des villages. Le village et le villageois : c'est-à-dire metteur de l'équilibre dans les conditions de la terre, c'est faire la nouvelle Turquie.

C'est dire que seules les industries qui peuvent offrir une production proportionnée aux conditions du marché du village sont celles qui reposent, chez nous, sur une base stable. Nous ne songeons pas à vendre nos produits industriels sur les marchés étrangers ; nous nous tenons qu'il doivent alimenter notre marché intérieur.

Les chefs-lieux, formés parfois d'un ou deux quartiers, des vilayets qui ne comprennent que trois villes, les chefs-lieux des kaza pourraient avoir, en même temps que le «konak» du gouvernement qui abrite quelques fonctionnaires, de petits ateliers auxquels ils serviraient de marché.

L'équilibre de la richesse industrielle, commencera à se consolider au fur et à mesure que les conditions de vie civiles et les possibilités d'achat s'étendront vers les villages. Nous savons tous quel était l'état des villages d'Ankara, il y a dix ans. Nous avons pu voir ce qu'ils sont devenus lors de la revue du 29 octobre.

Faites abstraction des hautes qualités naturelles du paysan turc, du son sens de la discipline, de l'ordre, son instinct d'«efendi». Vous avez, sans doute, noté comment ce grand spectacle était exempt de l'aspect de privation et d'épuisement d'antan. Et rappelez-vous que la plupart des villageois des environs d'Ankara, hommes et femmes, qui ont voulu venir à la revue, l'ont fait à pied.

Les soucis du village et du paysan sont grands : les soucis du village sont ceux des deux tiers de la Turquie. Notre génération pourra venir à bout de certaines des tâches qui nous incombent : le devoir de s'occuper du village subsistera pour nos petits enfants. C'est seulement quand ce devoir aura été accompli que les principes de la révolution d'Atatürk auront été essentiellement réalisés.

Tant qu'il y aura un seul village primitif, un visage qui porte les stigmates de la malaria, un champ négligé et tant que subsisteront ces constructions en pisé, la révolution d'Atatürk continuera de toute son ardeur, avec tous ses soins.

La question du village doit être abordée dans son tout ; nous ne saurions y voir ni une question des écoles ou de la santé publique, de la conservation des graines, des chaussées, des chemins de fer, de l'eau, des logements sains, prise isolément. La question du village se résume ainsi : construire le village de façon conforme aux principes de la révolution turque.

Nous n'imposerons pas artificiellement les méthodes nouvelles de culture, de nourriture, de logement, l'étude et le soin des arbres, la radio, la musique ou le film : nous éveillerons chez le paysan, le besoin de cette évolution de technique, de la vie et de la culture.

Ce sont là les bases de la culture des masses que nous menons depuis des années. Abandonnant la conception de la réalité entre la ville et le village, nous devons travailler à faire rapidement du village un tout agissant et organisé. Nous ne saurions entrer chez nos voisins les Soviets, sans y trouver, au dessus d'une porte, la mention « section de la masse ». Car ils sont d'avis que la révolution ne peut être réalisée que par une élévation du niveau général. Les buts sont différents ; les méthodes peuvent leur être conformes. Mais la révolution de la République trouvera certainement la réalisation de son idéal dans une élévation du niveau s'étendant à des larges masses de millions de concitoyens.

LA VIE LOCALE**LE MONDE DIPLOMATIQUE****Consulat général d'Italie**

Quelle que soit la ville tant soit peu importante de l'Anatolie que vous traversez, vous avez beaucoup de chances d'y trouver une troupe foraine ou une affiche, à moitié déchirée, qui témoigne qu'il y a eu une qui a déjà passé par là.

Leur répertoire n'est pas à dédaigner. Ne riez pas, je cite de mémoire : la pièce intitulée «Arabin hiddeti» n'est autre qu'«Othello» ; «Amerikan vahşili» est l'«Atala» de Chateaubriand ; quant à la pièce «Sersen kocan kurnaz karisi» (la femme russe d'un mari imbécile), ce n'est autre que «Georges Dandin», de Molière.

Alors que j'étais enfant, j'avais assisté dans un théâtre forain à une représentation au cours de laquelle une mère fâchée contre son mari égorgait de ses mains ses deux enfants. J'avais trouvé très drôle que le mari appellât sa femme «Ma chère Midya» (moule).

J'ai compris plus tard que ce mélodrame n'était autre que le fameux «Médée d'Euripide».

Il suffit de bien examiner le répertoire de ces théâtres forains pour s'apercevoir que les pièces qu'ils représentent sont celles que l'on joue en Europe.

Beaucoup de personnes s'imaginent que les acteurs improvisent. S'il était ainsi, comment admettre que leurs représentations tiennent l'affiche pendant des années, intéressent jeunes et vieux spectateurs, alors que le Darülbeyaz a peine à jouer la même pièce pendant une semaine ?

Mais, direz-vous, qu'est-ce qui est resté entre les mains de ces acteurs forains si ce n'est que le squelette, la caricature sans aucun art des chefs-d'œuvre eux-mêmes ? D'accord, mais qu'y faire ? Étant donné les conditions dans lesquelles ils se sont trouvés, c'est tout ce qu'ils ont pu faire. Qu'avons-nous semé pour être en droit de nous attendre à une meilleure récolte ?

Je constate seulement que, partout où ces acteurs passent, ils sément le rire et ils payent leurs impôts alors que leurs bénéfices ne sont pas supérieurs à ceux d'un portefeuille des douaniers !

Puissions-nous faire aboutir, comme eux, tout ce que nous entreprenons !

* * *

Nous comprenons, enfin, à quel point le rire, le mouvement sont nécessaires au public et à quel point l'ennui pèse sur les villes et obstrue les intelligences.

Istanbul, qui, depuis des siècles, avait pris les responsabilités du pouvoir — elles des arts y compris — n'a pu faire entendre comme seule voix, en Anatolie et pour en briser la monotonie, que celle de ces troupes de théâtre forain.

Or, ces mêmes artistes qui, pendant toute une nuit, s'étaient efforcés de faire rire, étaient chassés le lendemain. En effet, des «hoca» fanatiques les accusaient d'être la cause du relâchement des préceptes religieux, de porter atteinte à la morale publique, d'apprendre aux enfants à faire rire, ils étaient chassés le lendemain.

Etant donné les conditions dans lesquelles ils se sont trouvés, c'est tout ce qu'ils ont pu faire. Qu'avons-nous semé pour être en droit de nous attendre à une meilleure récolte ?

Que voulez-vous, les enfants ne sont pas des plantes que l'on puisse conserver en serre et, forcément, ils apprennent tout ce qu'ils entendent ça et là. Quoi qu'il en soit, il y a beaucoup à écrire sur ces théâtres forains. Je termine, pour aujourd'hui, par cette anecdote :

Certes, pour faire rire, ils en emploient. Mais ni jeunes ni vieux n'apprennent rien à les entendre ; dans les cafés et dans les rues ils en entendent de bien d'autres !

Que voulez-vous, les enfants ne sont pas des plantes que l'on puisse conserver en serre et, forcément, ils apprennent tout ce qu'ils entendent ça et là. Quoi qu'il en soit, il y a beaucoup à écrire sur ces théâtres forains. Je termine, pour aujourd'hui, par cette anecdote :

Certes, pour faire rire, ils en emploient. Mais ni jeunes ni vieux n'apprennent rien à les entendre ; dans les cafés et dans les rues ils en entendent de bien d'autres !

Après la représentation, il fit venir auprès de lui le directeur de la troupe pour lui demander combien de temps il comptait encore rester dans la ville. Celui-ci lui répondit qu'il n'avait presque pas de recettes, qu'on n'arrivait pas à payer le loyer de la salle, que les artistes avaient faim et qu'enfin, on allait donner une représentation encore pour pouvoir ramener l'argent nécessaire pour que la troupe puisse se rendre jusqu'à Izmir et y jouer pendant tout le mois de Ramazan.

Le directeur proposa de rester, se chargeant de payer la location de la salle et de compléter l'argent qui manquait pour faire des paiements.

Comme bien l'on pense, le directeur ne se fit pas prier et le marché ayant été conclu aussitôt, le théâtre passa sous la direction du directeur.

Tout se passa très bien pendant quinze jours. Chaque soir, de copieux diners étaient servis aux acteurs qui, après la

présentation, se rendaient à la ferme où l'on s'amusaient follement jusqu'à l'aube.

Or, il y avait, parmi les acteurs, celui qui tenait toujours des rôles de tyran et d'assassin. Un soir donc, le directeur dit au directeur :

— Je suis très content de la troupe qui, en effet, donne des représentations très intéressantes.

— Mais, parmi les acteurs, il y a un individu que se plait, chaque soir, à commettre toutes sortes de méchancetés. Ou il assassine, ou il fait tout son possible pour séparer l'amoureux de sa bien-aimée, gâtant ainsi le jeu. Faites-moi le plaisir de le renvoyer et je me charge de ses frais de voyage jusqu'à Izmir !

Reşad Nuri Güntekin, (Du «Cumhuriyet»)

L'attribution définitive du Sanassarian han

Le procès pendant depuis deux ans entre la Municipalité et le Patriarcat arménien pour la possession de Sanassarian han, de Bahçekapi, s'est terminé en faveur de la première par arrêt de la Cour de Cassation. La valeur de cet immeuble est de 500.000 Lts. La Municipalité donnera en location, d'où pour elle, une nouvelle source de revenus.

Elle encaissera également les 50.000 Lts. déposées au cours du procès par le Patriarcat au Notariat. Cet argent servira à payer les sommes dues aux professeurs pour 5 mois d'allocation de poste, mettant ainsi fin à leurs réclamations incessantes.

Les dépôts de charbon

On sait que le tribunal avait décidé de faire enlever les dépôts de charbon de Kuruçesme. L'administration des ports et des quais, dans un rapport qu'elle adresse au Ministère de l'Economie, relève qu'il n'y a pas d'endroit plus approprié à cet effet que Kuruçesme. Toutefois, pour empêcher les habitants de l'en droit d'être incommodés par la poussière, mettant ainsi fin à leurs réclamations incessantes.

LE VILAYET**Les détenus pour dettes à l'Etat ne recevront pas de pain**

D'après les instructions du Ministère de la Justice, les établissements pénitentiaires n'auront pas à fournir du pain à ceux qui sont emprisonnés pour non paiement de leurs dettes à l'Etat.

Les notaires et la vente des timbres

Les notaires ont été invités à signaler dans leurs déclarations au fisc pour leurs revenus, ceux qui proviennent aussi de la vente des timbres.

Le pénitentiaire d'Imrali

On a embarqué, hier, à bord du Tayyar, 11 détenus de la prison centrale d'Istanbul, 5 de la prison d'Usküdar et 2 de celle de Tekirdag. Le bateau touche à Kuruçesme pour y embarquer 30 condamnés des prisons de cette ville et de Bursa. Ils seront tous installés à l'île d'Imrali, où ils seront affectés à des travaux agricoles et à de petits travaux manuels. Il s'agit de donner à ces détenus le goût du travail, ce qui est le moyen le meilleur d'assurer leur rédemption morale. L'inspecteur Mutahhar, qui accompagne le convoi, restera un mois à Imrali.

Une dizaine de femmes seront transférées, ces jours-ci, d'Istanbul à Tekirdag.

Vie Economique et Financière

LES FEMMES IRONT VOIR....
LES HOMMES NOUBLIERONT PLUS....
REGINE, LA FEMME DE MON COEUR
le film admirable que le
Ciné **IPEK**
présentera à partir de demain soir **VENDREDI** avec
OLGA TCHEKOWA et ADOLF WOHLBRUCK
et LUISE ULLRICH la Viennoise de la Symphonie Inachevée
UN GRAND AMOUR... **UN COEUR DE FEMME**

CONTE DU BEYOGLU

LE MODELE

Par J.-Ad. ARENNES.

Depuis que David est devenu, par les pinceaux d'une Américaine épise d'art, Bacchus, enfant, Apollon charmeur de lézards et divers autres personnages mythologiques adolescents et nus, un immense orgueil l'élève au-dessus des contingences quotidiennes.

Durant huit jours, sa cousine Mina le fit rechercher par la police qui sillonna les canaux vénitiens à la recherche d'un introuvable cadavre.

Enfin, pris de remords, David, condescendant et cynique, vint faire une visite à sa famille.

— Je te reconduis demain à Paris, gronda Mina, heureuse, mais furibonde.

David a constaté avec satisfaction que sa belle cousine avait les yeux rougis, le nez congestionné par le chagrin et des ondulations en grand désordre. Cela le jeta dans une crise d'attendrissement.

— J'aime que toi, Mina, mais tu comprends, Chérie dit que je la inspire.

— Quelle Chérie ?

— Mon Américaine... Tout le monde elle mange des cornichons toute la journée, en mettant des couleurs sur la toile... et qu'est-ce qu'elle en met...

— Et toi, tu manges aussi des cornichons... tu vas être malade.

— Penses-tu !...

Il a énuméré tout ce que la boulimie d'un enfant pauvre peut souhaiter de découvrir sur une assiette.

Couvrant de poudre son nez dévasté et roulant les boucles défaillantes autour de son doigt, Nina répète :

— Sûr que tu vas être malade !

Mais comment priver David d'une baigne aussi rare ? D'ailleurs celui-ci trouve d'instinct l'attitude munificente propre à calmer les inquiétudes les plus justifiées.

Il jette l'argent sur la table.

— Garde-moi ça, dit-il, pasque j'achèterais des coquilles avec... Quelques baisers posés au hasard, près d'une paupière encore humide, sur un cou moite et parfumé, au coin d'une bouche qui proteste en riant et David est déjà loin.

Sur le seuil de la trattoria, il louché amplement et salut la vieille Letta, bougonnante et terrorisée, qui point vers lui la fourche de deux doigts noirs afin de conjurer le mauvais oeil.

Dans la via Garibaldi, la foule flâne devant les éventaires de fruits et les vitrines où les fromages, les vins et les pâtes attisent les gourmandises.

— J'aurais pas dû laisser mon père à Mina, regrette David à la vue de chocolats vêtus de papiers argentés. Mais l'halène pestilentielle d'une boucherie le ramène aux notions d'économie.

Au bout du quai des Esclavons, voici la colonne qui porte un lion rugissant, et cette autre où, depuis huit siècles, saint Théodore terrasse un crocodile.

Les deux mères de bronze frappent les cinq coups de l'heure.

— Faut que je me grouille... Chérie m'attend pour son tableau...

David a conscience de son rôle. N'est pas modèle qui veut. Quand il retire sa culotte et sa chemise, il sent obscurément que c'est le début d'un chef-d'œuvre. Car Chérie est trop fastueuse pour peindre autre chose que des chef-d'œuvre !

Mais, là-bas, au bout de la longue place, voici la voiture banche de Deborah, la petite juive amie qui vend des glaces à la framboise.

De loin, David lève le bras, non pour un salut romain, mais pour un appel effectué.

Or, Deborah ne répond pas à la mignone désordonnée du garçon. Elle tourne obstinément le dos et semble absorbée dans des calculs où le négligeable David ne compte pour rien. C'est extrêmement vexant.

— Un gelato, per favore ! crie rudement l'arrivant, et il jette sa dernière pièce en paixement.

Il est outré, mais très fier d'avoir su demander en italien : une glace, s'il vous plaît.

Or, au lieu de la glace si cavalièrement commandée, il reçoit un brelan d'injures dont la décence interdit toute traduction.

Puis, ayant même qu'il ait répondu, car il possède en trois langues un répertoire qui lui permet de faire face à toutes les agressions vocales, Deborah fond en larmes et se jette à son cou.

David n'a pas une grande expérience des réflexes féminins, et il demeurerait sûrement devant des gestes d'apparence aussi contradictoires, si Deborah ne vidait son cœur parmi des sanglots.

— Tu ne viens plus jamais, depuis que l'Américaine fait ton portrait... tu me m'embrasse plus...

David, dans sa courte vie, a reçu plus

de gifles que de baisers. Hormis la cousine Mina dont les vingt ans radieux placent en une sorte de mystérieux empêtrage, personne ne l'aime...

Et voilà que, sans crier gare, cette gamine noiraude aux yeux ardents l'honneur d'une scène de jalouse classique où le désespoir et la tendresse confondent leur véhément !

— Quand on est modèle, pense David, toutes les filles s'occupent de vous.

— Ecoute, Deborah, je reste toute la journée avec des couronnes sur la tête, pour que Chérie, elle me peint. Alors, comment tu veux que je viens ici en même temps... t'est pas possible Viens plutôt avec moi, si des fois, Chérie veut peindre une fille, alors t'en manges aussi du cornichon et du petit poisson qui nage dans la sauce tomate...

Ainsi qu'au signe d'un chef d'orchestre, le lamento de Deborah s'arrête net après un point d'orgueil.

— Tout de suite qui tu m'y conduis ?

— Tout de suite.

Son désespoir a créé comme un nage d'été. Sous un ciel rassuré, elle sauve de la joue.

La voiture remisée dans une cour obscure, tous deux se hâtent vers le palais où l'Américaine habite avec deux singes, une tortue incrustée d'émeraudes, douze malles, un perroquet et un Slovène de Montparnasse qui répond au nom obrégé de Sim.

David entre dans le vestibule de marbre comme chez lui. Il monte l'escalier avec la même désinvolture que s'il gravissait les étages d'un garni de la rue des Ecouffes.

Par la porte d'un grand salon, transformé en atelier, sortent, en vrac : la fumée du tabac blond, le fracas de la T.S. F., la détonation d'une bouteille de champagne, les jurons du perroquet et la voix dolente de Sim qui explique :

— Chérie t'volt deux pénomènes qui viennent faire un numéro !

Le regard vague, pressant contre sa poitrine menue, un petit singe effaré, Chérie s'écrie :

— Donne cent lires à ce damné David qui tourne devant mon oeil comme la hélice d'un bateau. Je ne veux plus voir jamais cette garçon qui tourne... il fait du mal à mon cœur...

Sim sort un billet d'une poche, au hasard, et s'avance comme s'il se risquait sur le pont d'un navire par tempête d'équinoxe.

— Mets les voiles, vieux David. Demain Chérie commence un Moïse sur la Sinai. Envoie-nous plutôt ton grand-père !

Il lâche le billet et repoussa la porte.

Les deux enfants se retrouvent dans la petite rue déserte et triste.

Tout près, le cri d'un barcarol invisible jaillit, prompt comme la flèche cruelle du destin.

David respire avec effort.

— Tu vois, dit-il, je t'avais bien dit que j'y entrerais comme je voulais chez l'Américaine.

Stoïquement, il ajoute :

— On est riche... On va d'abord s'en taper un melon avec une bouteille d'asti. On ira au cinéma... Et puis après, on voira...

** * *

LES MUSÉES

Musée des Antiquités, Cinili Kioşk
Musée de l'Ancien Orient

ouvert tous les jours, sauf le mardi, de 10 à 17 h. Les vendredis de 13 à 17 h. Prix d'entrée: 10 Pts. pour chaque section

Musée du palais de Topkapu et le Trésor :

ouvert tous les jours de 13 à 17 heures, sauf les mercredis et samedis. Prix d'entrée: 50 piastres pour chaque section

Musée des arts turcs et musulmans à Suleymaniye :

ouvert tous les jours, sauf les lundis. Prix d'entrée: 10 Pts.

Musée de Yedikule :

ouvert tous les jours de 10 à 17 h. Prix d'entrée: Pts. 10.

Musée de l'Armée (Ste.-Irène)

ouvert tous les jours, sauf les mardis de 10 à 17 h.

TARIF DE PUBLICITÉ

4me page Pts. 30 le cm.

3me " 50 le cm.

2me " 100 le cm.

Echos: " 100 la ligne

Nous prions nos correspondants éventuels de n'écrire que sur un seul côté de la feuille.

La politique monétaire de la Turquie

Le régime républicain a hérité de l'empire 158.748.563 livres turques de monnaie fiduciaire. Ces billets constituaient une dette non gagée de l'Etat envers le peuple.

Ainsi que plusieurs gouvernements l'on fait après la guerre, le gouvernement de la République turque pouvait également déprécier la valeur de cette monnaie par une inflation, jusqu'à la rendre presque nulle. Cette manière d'agir pouvait bien être soutenue et justifiée. Mais le gouvernement de la République, qui a toujours en vue l'intérêt du peuple, n'a pas voulu procéder à une inflation.

En outre, il a empêché les possibilités de spéculations boursières sur cette monnaie au détriment du peuple et du pays.

On peut dire actuellement que les personnes qui ont conservé leur fortune en monnaie turque n'ont pas eu de désavantages.

Le contrôle sévère exercé par le gouvernement sur les achats et ventes de devises étrangères a barré la route aux tentatives de spéculation sur ces devises qui auraient pu porter préjudice à la monnaie nationale.

La loi régissant les Bourses des Chances et des Valeurs, ainsi que celle relative à la sauvegarde de la monnaie turque constituent les sanctions de ces mesures.

La situation des changes, en Turquie, qui, d'abord, prenait pour base la livre sterling, puis le franc français lors de la dépréciation de la monnaie anglaise, se trouve maintenant stabilisée de fait.

Des mesures effectives à ce sujet ont été prises au début par un consortium formé par les banques nationales avec la participation du gouvernement, puis par la B.C.R. laquelle entra en activité en 1931.

Cette dernière, qui assume des charges très importantes telles que le soin de régler le taux d'escompte suivant les exigences du marché, de garantir le paiement des billets de monnaie en circulation, de régulariser les opérations sur les devises, est une des grandes réalisations du régime républicain dans le domaine financier.

La B.C.R., qui a débuté avec une encaisse d'or de 500.000 Lts., est parvenue, en moins de deux années, à quadrupler son stock. Le bilan du 26 octobre dernier, enregistrait une encaisse d'or de 23.137.967,93 livres turques, représentée par 16.449.771 kg. d'or fin.

Pour faciliter la circulation monétaire, a procédé récemment à la frappe de pièces d'argent.

Les pourparlers commerciaux avec l'Italie

— Ces jours-ci, écrit le *Tan*, comment à Ankara, les pourparlers pour le nouveau traité de commerce italo-turc. Des rapports ont été adressés à qui de droit au sujet des difficultés d'application des dispositions de l'ancien traité et dont on tiendra compte dans le nouveau.

On envisage en conséquence de réduire les droits douaniers concernant les œufs et de faire accélérer les formalités par l'institut italien des changes.

Le marché des tabacs

Dans la région de l'Égée, les compagnies étrangères ont ouvert la campagne d'achats de tabacs. L'Australo-Turque l'a fait à Dikili, Bergama et ses environs en achetant à 75 piastres.

Dans la région de Milas, l'administration du monopole avait fait des achats à des prix plus élevés ; d'autres ayant voulu imposer leurs prix, les agents des compagnies américaines s'étaient retirés de ce marché ; mais vu les mesures prises par le Turkoftis, ils ont repris leurs achats

D'une façon générale, les prix de cette année, comparativement à ceux pratiqués l'année dernière, sont d'environ 20 p. 100 supérieurs.

** * *

La direction de l'Evkaf d'Istanbul met en adjudication, le 18 de ce mois, la fourniture de 5.800 ampoules de diverses sortes de bougies, pour 1.707 livres.

** * *

La direction des biens de l'Etat met en adjudication, le 11 oct., au prix de 1.085 livres, 28 voitures sans timons, mais pouvant servir et se trouvant dans les anciennes écuries impériales de Dolmabahçe.

** * *

La Banca Commerciale Italiana

Capital entièrement versé et réserves

Lit. 844.244.493.95

Direction Centrale MILAN

Filiales dans toute l'ITALIE, ISTANBUL

IZMIR, LONDRES

NEW-YORK

Créations à l'Etranger:

Banca Commerciale Italiana (France)

Paris, Marseille, Nice, Monton, Cannes, Monaco, Tolosa, Beaujieu, Mont-Carlo, Juan-les-Pins, Casablanca, Maroc.

Banca Commerciale Italiana et Bulgaria Sofia, Burgas, Plovdiv, Varna.

Banca Commerciale Italiana et Grecia Athènes, Cavalla, Le Pirée, Salonique.

Banca Commerciale Italiana et Rumania Bucarest, Arad, Braila, Brosov, Constantza, Cluj, Galatz, Temiscara, Subi.

Banca Commerciale Italiana pour l'Egypte, Alexandrie, Le Caire, Demanour, Mansourah, etc.

Banca Commerciale Italiana Trust Cy New-York.

Banca Commerciale Italiana Trust Cy Boston.

LA PRESSE TURQUE DE CE MATIN

La question du pain

La question du pain, écrit le *Zaman*, est devenue la question du jour la plus importante. Il n'en est pas d'autant moins importante pour l'humanité. C'est le seul alimenter commun à tous, pauvres ou riches, sans distinction de grade ou de rang.

Mais cette égalité ne se constate qu'en ce qui a trait à la nécessité du pain, non pas en ce qui concerne la possibilité de le procurer. Pour un homme riche, une augmentation de 2 piastres du prix du pain n'a aucune espèce d'importance. Il ne s'en aperçoit et peut-être même se demande-t-il, en lisant que le prix du pain est monté à 13 piastres, pourquoi les journaux s'occupent de choses futile à ce point...

Toutefois, partout au monde et même en Amérique, les gens riches qui peuvent se désintéresser de la question du prix du pain sont peu nombreux. A plus forte raison, en est-il ainsi chez nous où les gens fortunés sont si rares qu'on se les montre du doigt. C'est dire que chez nous, la question intéresse la population tout entière.

C'est la raison pour laquelle les journaux mènent grand tapage depuis quelques jours au sujet du pain. Il est même des confrères de date récente, qui, profitant de l'occasion, se livrent même à plus de bruit qu'il n'en faudrait, en vue d'accroître leur tirage.

Le tout s'accompagne de violentes critiques à l'égard du vali d'Istanbul, M. Muhibettin Ustündağ.

Le vali d'Istanbul n'a pas besoin que nous le défendions. Mais, disons-le en toute justice, quelle faute a-t-il si le prix du pain a haussé brusquement ? Pour autant que nous sachions, il n'est ni un agriculteur qui sème et récolte le blé, ni un négociant en céréales, ni un fournisseur. Lui aussi est un compatriote qui paye son pain au prix fixé par l'autorité compétente. On nous dira que la Municipalité a sa part de responsabilité en tout cela, qu'elle n'a pas fixé à temps le prix du pain. Il est certain que la commission municipale responsable, a fait preuve de négligence. Il lui arrive de hausser pré-maturément le prix du pain ou de ne pas le baisser à temps.

Mais l'influence de la commission sur le marché du blé est nulle. Et il est certain que ses honorables membres achètent tous les jours, comme nous, leur pain au marché. C'est pourquoi le vali d'Istanbul ne saurait avoir, en l'occurrence, la moindre faute.

Mais alors, à qui la faute si le prix du pain a haussé de 2 piastres en 15 jours ? Le fait que nous payons à 13 piastres et peut-être bientôt à 14 piastres, le pain que nous achetons, il y a 4 à 5 mois, à 7 ou 8 piastres, appelle et impose en tout cas la réflexion. Demandez ce qu'il en pense à un journalier, dont le salaire quotidien est de 60 piastres et qui a, par surcroit, 2 ou 3 enfants ! Et vous serez surpris, alors qu'il y ait des gens qui puissent croire et des confrères qui puissent publier que le pain à 13 piastres, constitue un très bon prix !

Il y a un an et demi ou deux, le pain avait baissé à 6 piastres. Le prix en a donc doublé. Comme on l'a dit aussi cette fois avec raison — si cette différence devait rentrer dans la poche du payan, ce serait pour nous une sorte de consolation. Mais cela aussi est impossible. Il y a beau temps que le payan a fait sa récolte et l'a vendue. Dans ces conditions, les responsables sont, tout au plus, les intermédiaires. Apparemment, dès qu'ils voient que les prix ont une tendance à la hausse, ils retiennent les stocks dont ils disposent et ne les cèdent que petit à petit sur le marché.

Si telle est, en effet, la situation, le gouvernement doit intervenir immédiatement, et avec énergie. Un des plus grands principes du gouvernement d'Ismet Inönü c'est de fournir à la population à bon marché les articles de première nécessité. De là, les réductions qui ont été apportées — aux dépens des intérêts

du Trésor, sur les prix du sel, du sucre, du coke. Un gouvernement qui est prêt ainsi à sacrifier ses propres ressources ne saurait tolérer que la population — la classe pauvre surtout — soit sujette de pareilles difficultés. Nous sommes certains que les pouvoirs publics se saisiront de la question au plus tôt.

Notre confrère fait suivre son article de la note suivante :

« Nous avions déjà écrit ces lignes quand nous avons reçu les bulletins de l'A. A. qui portent les déclarations faites par le ministre de l'agriculture. Nous constatons avec plaisir que le gouvernement a satisfait nos voeux avant même que nous ayons eu le temps de les formuler et a pris tout de suite les mesures requises. Notre devoir nous impose de présenter nos félicitations au ministre à propos de ce communiqué. »

Pourquoi ils se sont arrêtés ?

Commentant dans le *Kurun* l'arrêt de 48 heures, des opérations italiennes en Ethiopie, M. Asim Us y voit la preuve de l'importance capitale que le problème des routes assume au cours de la présente campagne.

Le XVIIIe anniversaire de la révolution soviétique

A propos de l'anniversaire de la Révolution d'octobre, M. Yunus Nadi écrit notamment dans le *Cumhuriyet* et *La République* :

« L'Etat qui, le premier, a compris et s'est entendu avec la nouvelle Russie, c'est la nouvelle Turquie. Tout comme la G. A. N. de Turquie — constituant également une administration révolutionnaire — qui a constaté que dans la nouvelle Russie se trouvait un régime révolutionnaire avec lequel on peut s'entendre de façon cordiale, cette dernière n'a pas tardé aussi, de voir que la nouvelle Turquie signifie une grande administration révolutionnaire, capable de transformer ce pays en un Etat d'acier. En ce temps-là, la nouvelle Russie avait à peine vaincu ses ennemis du dehors et du dedans qui s'étaient rués sur elle, forts de leur appui mutuel. La nouvelle Turquie, elle, se mettait à peine à l'œuvre, pour écarter les mêmes calamités. Nous ne pourrons jamais oublier l'amitié précieuse et si désintéressée dont a fait montre envers nous notre grande voisine durant notre guerre de l'Indépendance.

Les régimes sont les particularités des nations du point de vue de la forme étatique. Le nationalisme de la nouvelle Turquie, établi au grand jour dès les premiers instants et le régime russe qu'on peut qualifier d'internationaliste, par principe, n'ont pas formé obstacle à ce que les deux pays voisins deviennent de grands amis dans la politique internationale. Car, dès le premier traité conclu entre les deux pays, ces points ont été établis de façon claire et sincère. C'est en conséquence du développement de cette neteté et de cette sincérité que l'amitié des deux pays est toujours allée s'accroissant et s'élevant.

C'est pour nous un devoir très doux que de rappeler avec satisfaction notre histoire en ces jours où le pays voisin et ami fête l'anniversaire de la Révolution, point de départ du régime qui lui est propre. »

A coups de hache

Bucarest, 5. — Des brigands ont assassiné à coups de hache, au village de Soroia, un agriculteur, sa femme et son fils.

JEUNE FILLE connaissant parfaitement le français et suffisamment les langues du pays, cherche emploi comme institutrice ou demoiselle de compagnie. S'adresser sous « N » à la direction du journal.

FEUILLETON DU BEYOĞLU N° 16

L'HOMME DE SA VIE (MONTJOYA)

Par MAX DU VEUZIT

— Je suis heureuse depuis que je suis ici, je voudrais que cela dure toujours.

— Je ne puis vous garder chez moi que sous une certaine condition...

— Quelle qu'elle soit, je l'accepte ! interrompit-elle avec vivacité.

— Même si pour vous elle doit entrer l'avenir ?

— Si je suis assurée de vivre toute.

Il eut un sourire un peu triste :

— Vous limitez facilement vos perspectives de bonheur.

— Quel plus grand bonheur peut-il arriver à une orpheline sans asile, sans famille, sans fortune, que d'être à l'abri de tous les maux qui la menacent ?

— Votre entêtement est peut-être de la sagesse, fit-il à mi-voix. Je voudrais en être convaincu.

Puis, plus haut :

— Evidemment, à Montjoya, si ma proposition vous agréer, vous serez à ja-

mais sauvée de la misère et de l'incertitude. Mais cela suffit-il pour empêcher toute vie d'une femme ?

— Je ne vois pas ce que je pourrais souhaiter de mieux. Votre maison était peut-être le but de mon existence, il m'a toujours paru que c'était la Providence qui m'avait guidée jusqu'ici.

— Et, cependant, vous voyez comment j'hésite à vous garder !... La Providence, avez-vous dit ? Ah ! si j'en étais sûr, mes lèvres formuleraient plus aisément la condition nécessaire à votre installation définitive ici !

— Elle est donc bien terrible, cette condition ?

Une inquiétude surgissait en elle.

— Vous allez en juger...

Il fit une pause. Une hésitation semblaient encore le faire reculer.

Soudain, il se décida :

— Pour que vous demeuriez ici, il faut que vous acceptiez de porter mon

nom et de devenir ma femme, expliqua-t-il enfin d'une voix qui avait du mal à formuler les mots.

Noëlle eut un haut-le-corps. Elle s'attendait à tout, sauf à cela. Son regard alla interroger le visage de l'homme, qui se méprisait sur le sursaut de la jeune fille.

— Oh ! fit-il. Ne vous trompez pas sur ma proposition. Je ne cherche pas à profiter de la situation pour vous contraindre à un mariage que je n'ai ni cherché ni désiré jusqu'ici. Je me trouve placé, par votre refus de quitter Montjoya, en face d'une nécessité : vous protéger contre votre ignorance de la vie et contre les autres, en vous offrant l'appui de mon bras honnorable et la respectabilité de mon nom.

Maintenant, Noëlle baissait les yeux. Si ignorante qu'elle fut de l'amour, une pudeur instinctive la troublait tout à coup et mettait du fard sur ses joues pâles.

Comme elle se taisait, l'homme se redressa sous un espoir qui surgissait en lui.

— Il est bien entendu que, si vous préférez partir, je vous faciliterai vos moyens d'existence jusqu'à ce que vous ayez trouvé une autre situation.

— Vous ne me retenez pas... vous me verriez partir sans regret ? questionna-t-elle d'un ton indéfinissable, sans bien comprendre pourquoi elle éprouvait le besoin de faire une telle remarque.

Il eut un geste de regret poli, mais ne répondit pas.

— Donc, reprit la petite voix blanche, le dilemme se réduit à ceci : ou partir, quitter Montjoya à jamais, ou accepter d'être votre femme ?

Il inclina la tête en silence, comme s'il avait peur qu'un mot de lui décidaît de la réponse féminine dans un sens ou dans un autre.

Noëlle se taisait maintenant. Les yeux fixes, elle regardait dans le vague toute une perspective qu'elle s'efforçait d'envisager. Puis, doucement, elle observa :

— Si je n'écoutais que ma peur de l'inconnu, l'angoisse de quitter Montjoya et l'épuisante de me retrouver seule, je répondrais tout de suite que j'accepte avec gratitude votre offre magnanime. Mais la demande que vous me faites comporte plus de réflexion ; y répondre avec légèreté serait en amoindrir la valeur. Quoi qu'il en soit, monsieur, soyez béni pour avoir formulé si généreusement une telle proposition.

— Vous refusez ! s'exclama-t-il avec élan.

— Oh ! non, protesta-t-elle, non moins spontanément. Si c'est une réponse immédiate qu'il vous faut, soyez tout de suite assuré de mon consentement.

Elle leva les yeux sur l'homme, qui de meurait impossible.

— Pourtant, insinua-t-elle timidement, je crois que pour vous, comme pour moi, il serait plus digne de réfléchir quelques heures. Je ne me leurre pas : c'est bien un mariage de sagesse que vous m'offrez de contracter avec vous.

Votre bonté a pitié de ma faiblesse, vous voulez faire partager sa misère ; êtes-vous bien sûr, monsieur, que demain vous ne regretterez pas votre générosité d'aujourd'hui ?

— Un homme de cœur ne revient jamais sur une pareille proposition, affirma-t-il simplement.

— C'est donc pour moi, monsieur, que je vous demande un délai. Voulez-vous m'accorder jusqu'à demain à paix heure ?

Il acquiesça de la tête.

— Votre hésitation est toute naturelle, observa-t-il courtoisement. Je préfère d'ailleurs que vous réfléchissiez avant de prendre une décision. Il faut que vous vous rendiez bien compte que je ne pèse pas sur votre volonté et que vous restez entièrement libre d'accepter ou de repousser ma demande.

Tant de pureté et d'innocence dominaient l'orpheline, qu'elle ne s'étonna pas d'une demande en mariage aussi singulièrement formulée.

Quand les religieuses, autrefois, lui offraient quelque récompense en échange d'un travail peu agréable à faire, elles apportaient le même calme et la même modération dont M. Le Kermeur usait avec elle.

— Allez, maintenant, mon enfant. Et surtout n'oubliez pas que vous êtes bien jeune pour vous dérober à la lutte de la vie... trop jeune aussi pour renoncer aux joies d'un amour partagé que votre âge peut encore espérer.

Puis sa main, fermement, poussa Noëlle hors de son cabinet, pas assez vite, cependant, qu'elle ne vit l'air de plus en plus soucieux que trahissait maintenant le visage de l'homme.

LA BOURSE

Istanbul 6 Novembre 1935

(Cours de clôture)

EMPRUNTS	OBLIGATIONS
Intérieur 95.—	Quais 10.50
Ergani 1933 95.—	B. Représentatif 45.50
Uniture I 24.90	Anadolou I-II 43.—
II 22.90	Anadolou III 43.50
III 23.20	

ACTIONS

De la R. T.	58.50	Téléphone	13.—
İs Bank. Nomi	9.50	Bomonti	—
Au porteur	9.50	Dercos	17.—
Porteur de fonds	90.—	Ciments	12.95
Tramway	30.50	İtithat day.	9.5
Anadolou	25.—	Şark day.	0.95
Şirket-Hayriye	15.50	Balia-Karaidin	1.55
Régie	2.30	Droguerie Cent.	4.05

CHEQUES

Paris	12.00	Prague	19.21.43
Londres	617.—	Vienne	4.24.60
New-York	79.45.—	Madrid	5.80.65
Bruxelles	4.70.25	Berlin	01.97.64
Milan	9.78.82	Belgrade	34.96.33
Athènes	83.71.60	Varsovie	4.21.—
Genève	2.44.25	Budapest	